

La bouteille... c'était son péché mignon, et il avait, ce jour-là, trouvé moyen de le commettre, bien qu'il eût été tenu sous clef jusqu'à l'heure de son entrée en scène.

« Comment, malheureux, vous êtes-vous « grisé? » lui demandait-on. A quoi il répondait en riant : « Mais je ne suis pas gris du tout; Fich-ton-kan est seulement joyeux. » Enfin, il fallut en passer par la joyeuseté de Fich-ton-kan; par prudence, on prévint le public que le souverain chinois était indisposé et qu'il réclamait l'indulgence. Les officiers comprirent ce que cela voulait dire, et s'apprêtèrent à rire aux dépens de Fich-ton-kan; mais quelle ne fut pas la surprise générale! L'acteur se surpassa, il eut des gestes, des intonations, des attitudes du plus haut comique; jamais il ne fut aussi remarquable. Dès ce jour, les camarades de ce disciple du grand Frédérick Lemaitre ne l'appelèrent plus que « le Joyeux ».

## CHAPITRE XV

Les terres chaudes, immense linceul ouvert devant nos colonnes. — La colonne Morand arrêtée par le Jamapa. — Acte de dévouement de plusieurs zouaves. — Le commandant Morand forcé de rétrograder. — Le général de Lorencez lui envoie une partie de la compagnie de sapeurs du génie. — Le lieutenant-colonel Labrousse, débarqué à la Vera Cruz, arrive sur les bords du Jamapa. — La colonne Morand descend vers la rive droite. — Les deux colonnes se reconnaissent. — Le Jamapa traversé en pirogue par un zouave. — Double communication établie entre les deux rives. — Transbordement des vivres du convoi Labrousse sur la rive droite; leur mise en route pour Orizaba. — Le colonel Valazé rappelé en France. — Le 24 octobre, entrée du général Forey à Orizaba. — Départ du général de Lorencez pour la France. — Conclusion.

Il pleuvait! il pleuvait encore! il pleuvait toujours! le ciel d'ardoise qui nous cachait le véritable ciel continuait à nous verser ses torrents; et, à mesure que le déluge nous envahissait de toutes parts, le niveau de cette masse liquide et boueuse, sous laquelle, depuis longtemps déjà, le sol avait disparu, semblait monter, monter sans relâche.



A voir ces terres chaudes, séjour de la désolation et de la mort, on pouvait se croire en face d'un immense linceul ouvert devant nos colonnes. Le cœur se serrait en y entrant; on se demandait si l'on en sortirait jamais; et pourtant on y entraît, car le devoir commandait; on y pénétrait avec fermeté; on avançait sans défaillance, comme cette troupe qui, là-bas, descend en ce moment le Chiquihuite, passe à Paso del Macho, à Paso Ancho, et s'arrête sur la rive droite du rio de Jamapa.

Ce sont des chasseurs à pied, des zouaves, des chasseurs d'Afrique; celui qui les commande, c'est le chef de bataillon Morand, du 2<sup>e</sup> zouaves; leur objectif est l'inépuisable et trop lointaine Tejeria, où ils ont ordre d'aller charger les deux cent cinquante mulets partis d'Orizaba, sous leur escorte, le 25 août.

Mais pour arriver à la Tejeria, il faut d'abord franchir le Jamapa; or le gué qui, jusqu'à ce jour, avait permis aux précédents convois de traverser la rivière, était devenu impraticable par suite d'une crue subite qui avait élevé de près de deux mètres le niveau des eaux.

Loin de se laisser abattre par ce grave événement, le commandant Morand cherche tous les moyens d'y parer. Sa première pensée est de déterminer quelques Indiens à traverser la rivière

pour aller demander à la Vera Cruz le matériel nécessaire à l'organisation d'un passage, matériel que la marine seule est en état de fournir; mais aucune promesse d'argent ne parvient à décider les Indiens. Alors le commandant fait appel à ses zouaves. Plusieurs d'entre eux se présentent aussitôt, un sergent à leur tête. Leur chef, ému de la simplicité avec laquelle ils s'offrent à affronter la mort, les remercie, leur donne ses instructions et s'avance vers la berge avec les cinq compagnies et les cavaliers présents, pour encourager ces braves et se tenir prêts à leur venir en aide. Ce qu'on attend d'eux, c'est de traverser la rivière à la nage, de porter sur la rive gauche un câble et de l'y attacher solidement, en vue de construire soit une passerelle, soit un radeau. Cet acte de rare audace, ils vont le tenter par dévouement à la cause publique.

Le moment est solennel; il s'est fait sur la rive un grand silence qu'interrompent seuls le bruit de la pluie qui tombe et le sourd grondement des eaux qui roulent tumultueuses, avec une vitesse effrayante.

Les nageurs se sont élancés. Le sergent, plus vigoureux, plus habile que ses camarades, les devance; il lutte, il parvient à se maintenir, bientôt il avance; on croit un instant qu'il va couper la violence du courant; on l'encourage,



on l'acclame... ; mais, presque aussitôt, un cri de pitié et de rage s'échappe de toutes les poitrines, le malheureux brusquement paralysé dans ses efforts par l'impétuosité des flots, est emporté avec une rapidité vertigineuse et disparaît, en se débattant, aux yeux de ses camarades impuissants à le secourir.

Douloureusement impressionné par ce spectacle, et convaincu que toute tentative de ce genre aboutira au même résultat, le commandant des zouaves donna l'ordre aux autres nageurs de regagner le bord. Il se résigne à attendre ; il espère encore que les eaux vont baisser, que ses reconnaissances découvriront un passage praticable, ou que les troupes de renfort annoncées apparaîtront d'un moment à l'autre sur la rive opposée, pourvues d'un matériel suffisant pour rétablir les communications avec la Soledad. Mais les journées s'écoulent sans apporter de changement à la situation ; des guerrillas invisibles s'approchent du camp, à la faveur des fourrés épais qui bordent la rivière, et le harcèlent sans relâche ; sous l'influence des pluies, des cas de fièvres pernicieuses se déclarent ; les ressources s'épuisent. Le commandant fait abattre des mulets et attend encore deux jours ; puis, devant la menace de la famine et la nécessité d'évacuer ses malades sur Cordova, il se résout, le 1<sup>er</sup> septembre,

à rétrograder sur Paso Ancho, à s'y établir provisoirement et à faire chercher des vivres au Chiquihuite.

Pendant ce temps, un double mouvement convergent vers la Soledad avait lieu aux deux extrémités de notre ligne, à la Vera Cruz et à Orizaba.

A la Vera Cruz, la colonne Brincourt, arrivée en rade dès le 28 au matin, effectuait le jour même son débarquement.

Le lendemain, elle campait à la Tejeria, et le 30 août, le bataillon Carteret-Trécourt, du 1<sup>er</sup> zouaves, escortant un convoi de quatre-vingt-dix voitures, prenait la route de la Soledad, sous les ordres du lieutenant-colonel Labrousse.

A Orizaba, l'avis du débarquement des troupes de France étant arrivé pendant qu'on prenait les mesures les plus minutieuses pour permettre au commandant Morand de se porter en avant et de rétablir les communications avec la Soledad et la côte, le général de Lorencez s'était hâté de faire partir pour Paso Ancho une colonne légère, dans laquelle avaient pris rang le capitaine du génie Barillon avec la plus grande partie de la compagnie de sapeurs, dix matelots choisis dans le bataillon de fusiliers marins, et une voiture chargée de matériaux destinés aux travaux.

Le commandant de Coatpont avait apporté un



soin et une diligence extrêmes dans la composition et le rassemblement des matériaux : cordes, poulies requises dans une usine d'Orizaba, câbles, gros tonneaux vides fournis par l'administration, rien n'avait été oublié.

Le 7 septembre, cette colonne rejoignait le commandant Morand, qui, le 8 même, reprenait la route de la Soledad.

La veille, l'avant-garde du colonel Labrousse avait occupé le village depuis longtemps abandonné. Le premier soin du colonel ayant été de faire explorer à fond les rives boisées du Rio, on eut la bonne fortune de découvrir dans un épais hallier une pirogue indienne. S'en emparer, la faire porter sur la rive, demander aux chasseurs d'Afrique de confectionner avec leurs cordes à fourrage une amarre qu'un homme hardi irait porter dans la pirogue de l'autre côté du Jamapa, trouver cet homme, fut l'affaire de quelques moments. Déjà l'on se disposait à mettre la pirogue à l'eau, quand les sentinelles signalèrent sur l'autre rive l'apparition de zouaves en tirailleurs. C'étaient les troupes du commandant Morand.

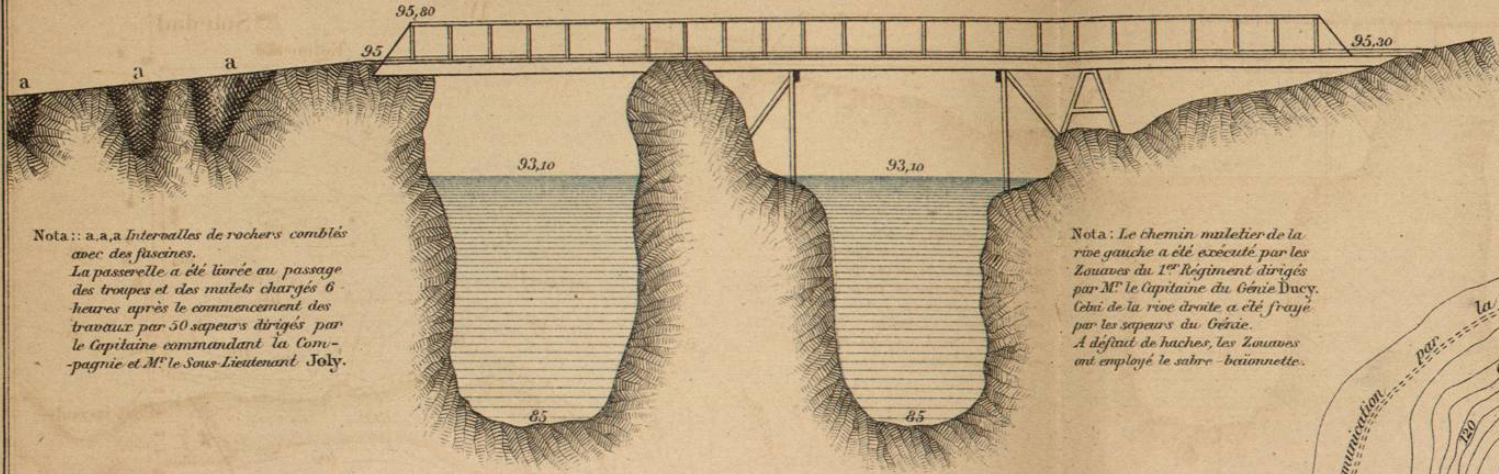
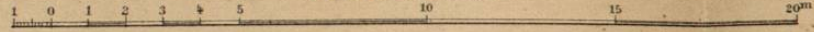
On se reconnaît de part et d'autre; on s'approche des bords de la rivière; les camarades s'appellent par leur nom, se crient des nouvelles ou quelques plaisanteries dont le vent ne laisse



PASSERELLE (praticable aux mulets chargés et aux cavaliers)

Elevation suivant A B C.

Echelle de la Passerelle

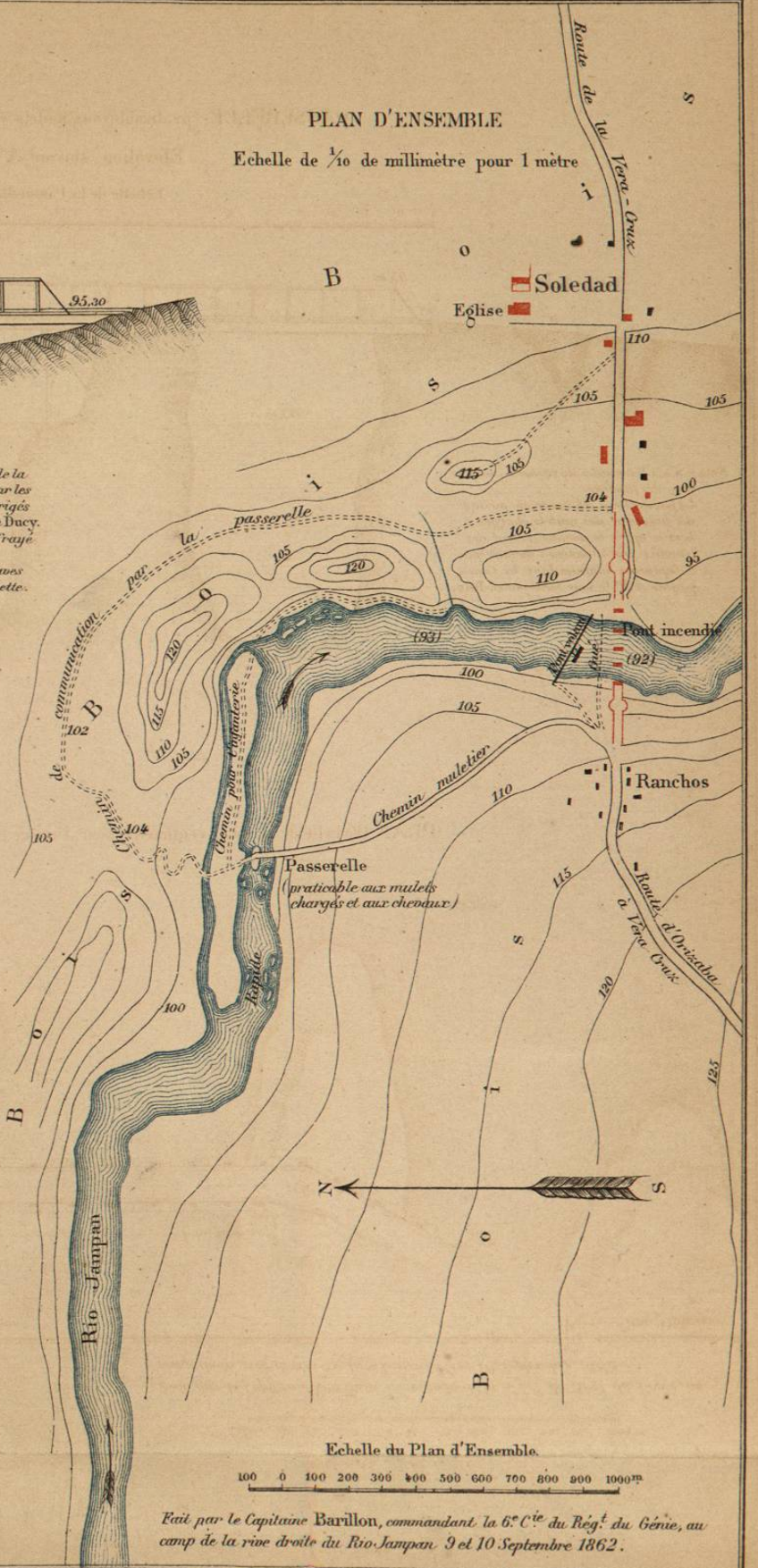


Nota: a.a.a. Intervalles de rochers comblés avec des fascines.  
La passerelle a été livrée au passage des troupes et des mulets chargés 6 heures après le commencement des travaux par 50 sapeurs dirigés par le Capitaine commandant la Compagnie et M<sup>r</sup> le Sous-Lieutenant Joly.

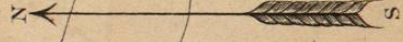
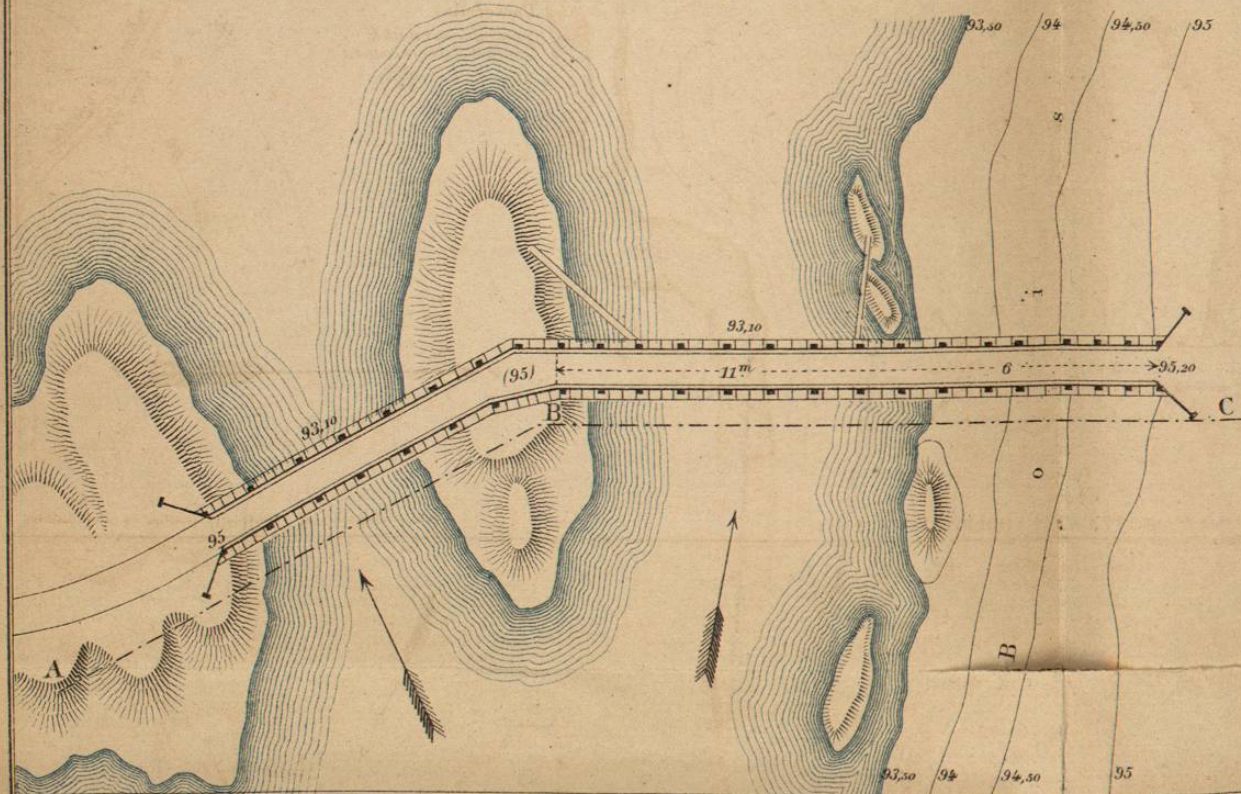
Nota: Le chemin muletier de la rive gauche a été exécuté par les Zouaves du 1<sup>er</sup> Régiment dirigés par M<sup>r</sup> le Capitaine du Génie Ducy. Celui de la rive droite a été frayé par les sapeurs du Génie. A défaut de haches, les Zouaves ont employé le sabre baïonnette.

PLAN D'ENSEMBLE

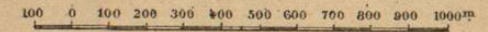
Echelle de 1/10 de millimètre pour 1 mètre



PLAN (Echelle de un demi centimètre pour 1 mètre)



Echelle du Plan d'Ensemble.



Fait par le Capitaine Barillon, commandant la 6<sup>e</sup> C<sup>te</sup> du Rég<sup>t</sup> du Génie, au camp de la rive droite du Rio Jampán, 9 et 10 Septembre 1862.